

**BRETAGNE INSULAIRE**  
**et BRETAGNE ARMORICAINE**  
**dans l'œuvre de Geoffroy de Monmouth**

Dans l'histoire des relations entre les Iles Britanniques et la Bretagne armoricaine, la période qui s'étend du IV<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle est à la fois l'une des plus fondamentales et l'une des plus obscures. Fondamentale, puisque c'est au cours de ces quatre siècles qui suivent le retrait des forces romaines que les liens entre les deux rivages de la Manche vont se renforcer au point d'établir pour longtemps et dans de nombreux domaines une civilisation quasi identique, au moins dans les trois grandes péninsules : Pays de Galles, Cornouaille anglaise et Armorique. Mais période obscure, car le départ de l'occupant romain et la poussée des peuples germaniques provoquent, dans les populations bretonnes livrées à leur sort, des mouvements confus, des désordres et destructions peu favorables à l'élaboration et à la conservation de documents écrits. Les seuls renseignements qui nous soient parvenus, nous les devons à l'archéologie, qui fait une grande place à l'interprétation et aux récits historico-mythico-légendaires de chroniqueurs souvent plus occupés de morale que d'objectivité et écrivant, pour beaucoup, longtemps après les événements qu'ils racontent. Ces vénérables auteurs ont sans doute autant contribué à compliquer et à brouiller notre vision des faits qu'à l'éclairer. Aussi les centaines de volumes et d'articles écrits au XX<sup>e</sup> siècle sur ce sujet ne doivent-ils pas nous leurrer : nous connaissons très peu de choses certaines sur cette période, et nous en sommes réduits à gloser indéfiniment sur le sens à attribuer à tel ou tel morceau de phrase latine, à interpréter le moindre mot de ces précieuses chroniques, à échafauder de fragiles théories en l'absence de preuves réelles. Et ce n'est pas l'œuvre de Geoffroy de Monmouth qui nous apportera le moindre secours dans ce domaine. Il nous raconte pourtant bien des choses sur les relations entre l'île de Bretagne et l'Armorique jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle, et d'un air très sérieux, mais point n'est besoin de faire une exégèse

de son texte pour se rendre compte que les neuf dixièmes de son récit n'ont rien à voir avec la vérité historique. Fables, légendes, mythes, sont les mots qui reviennent le plus souvent pour les caractériser. L'histoire doit-elle pour autant le négliger ? Non, bien évidemment, ne serait-ce qu'à cause de la minceur de nos connaissances sur cette période : aucun indice ne doit être négligé, même s'il faut aller le pêcher au milieu des délires de l'enchanteur Merlin. Mais c'est surtout l'immense succès posthume de l'œuvre de Geoffroy de Monmouth chez les historiens des siècles postérieurs qui doit nous intriguer et nous encourager à l'étudier de plus près. Nous n'en tirerons sans doute pas grand-chose sur ce qui s'est vraiment passé sur les rivages de la Manche du IV<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle, mais nous en saurons davantage sur ce que les Anglais et les Français ont pensé de ces événements à partir du XII<sup>e</sup> siècle, puisque leur opinion vient en ligne droite de celle de Geoffroy. Peut-être aussi apprendrons-nous des choses sur l'auteur lui-même, son milieu et ses intentions.

Tant de choses ont été écrites sur l'œuvre de Geoffroy de Monmouth que nous ne prétendons pas faire des découvertes à son sujet (1). Notre but est simplement d'en isoler un thème que

---

(1) L'essentiel de la bibliographie concernant Geoffroy de Monmouth est, bien entendu, en langue anglaise. En français, l'œuvre principale est toujours celle d'Edmond Faral, « La légende arthurienne, études et documents », 3 vol., Paris, 1929, et « Geoffroy de Monmouth : les faits et les dates de sa biographie » (dans « Romania », LIII, 1927, pp. 1-42). On y trouvera une bibliographie des ouvrages rédigés à cette époque. En anglais, les œuvres essentielles sont : R. Bromwich, « The character of the early Welsh tradition » (dans « Studies in early British History », Cambridge, 1954) ; R.W. Chambers, « Geoffrey of Monmouth and the Brut as sources of Early British History », article dans « History », III, 1918-19, pp. 225-228 ; S. Evans, « Histories of the Kings of Britain by Geoffrey of Monmouth » (Everyman, Londres, 1929) ; J.A. Giles, « The British History of Geoffrey of Monmouth, in twelve books » (Londres, 1842) ; J.A. Giles, « Six Old English Chronicles » (Londres, 1885) ; M.E. Griffiths, « Early vaticination in Welsh, with English parallels » (Cardiff, 1937) ; A. Griscom, « The Historia Regum Britanniae of Geoffrey of Monmouth » (Londres, 1929) ; J. Hammer, « Some additional manuscripts of Geoffrey of Monmouth's Historia Regum Britanniae » (article dans « Modern language quarterly », III, 1942, pp. 235-242) ; J. Hammer, « Geoffrey of Monmouth. Historia Regum Britanniae. A variant version edited from manuscripts » (Cambridge, Massachusetts, 1951) ; J.E. Lloyd, « Geoffrey of Monmouth » (article dans « The English Historical Review », LVII, 1942, pp. 460-468) ; J.J. Parry et R.A. Caldwell, « Geoffrey of Monmouth » (dans « Arthurian Literature in the Middle Ages, a collaborative history », Oxford, 1959, pp. 72-93) ; S. Piggott, « The sources of Geoffrey of Monmouth » (articles dans « Antiquity », XV, 1941, pp. 269-286, 305-359) ; H.E. Salter, « Geoffrey of

nous étudierons plus particulièrement : celui des relations entre Petite et Grande Bretagne du IV<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle, en laissant volontairement de côté des aspects plus connus de son livre, tels que les histoires du roi Arthur et de Merlin.

### UN ARCHIDIACRE D'OXFORD

Rappelons d'abord qui était Geoffroy de Monmouth. Né vers 1100, probablement à Monmouth, dans la vallée de la Wye, à environ cinquante kilomètres de Cardiff, il passe sans doute sa jeunesse dans cette région sur laquelle son œuvre contient des détails nombreux et précis. Il mentionne, notamment, treize fois la ville de Caerleon, sur la côte, actuellement un faubourg de Newport. Le luxe de précisions topographiques et architecturales qu'il fournit sur cet ancien centre, appelé autrefois Kaerusc, et où les Romains installèrent un grand camp (« *Urbs Legionum* »), montre une connaissance parfaite de ce lieu (c'est, par exemple, là que le roi Arthur tient sa grande cour de la Pentecôte) (2). Puis, de 1129 à 1151, Geoffroy réside le plus souvent à Oxford, où il a peut-être une fonction d'enseignant, puisque sa signature a été retrouvée sur six chartes de cette période, dans des listes de témoins, avec deux fois la mention de « *magister* » (3). La fameuse université n'existait pas encore, mais Oxford était déjà un centre intellectuel connu : le théologien Robert Pullen, de

---

Monmouth and Oxford » (article dans « *The English Historical Review* », XXXIV, 1919, pp. 382-385); J.S.P. Tatlock, « *The legendary History of Britain: Geoffrey of Monmouth's Historia Regum Britanniae and its early vernacular versions* » (University of California Press, 1950); A. Thompson, « *The British History, translated into English from the latin of Jeffrey of Monmouth, with a large preface concerning the authority of the history* » (Londres, 1718).

(2) Dans les sources galloises antérieures, c'est à Celliwig, en Cornouaille, que se trouvait la capitale d'Arthur (cf. Rachel Bromwich, « *Trioedd Ynys Prydein: the Welsh Triads* », Cardiff, 1961). C'est donc délibérément, et sans doute à cause de ses attaches personnelles, que Geoffroy transfère cette capitale à Caerleon et en fait aussi le siège d'un archevêché qui n'a jamais existé. Cette question est étudiée par C.N.L. Brooke, « *The archbishoprics of Saint David's, Llandaff and Caerleon on Usk* » (dans « *Studies in the early British Church* », Cambridge, 1958).

(3) Liste et reproduction de ces chartes dans H.E. Salter, « *Facsimiles of early charters in Oxford muniment rooms* » (Oxford, 1929). Le même auteur discute de leur authenticité dans son article : « *Geoffrey of Monmouth and Oxford* » (art. cit. pp. 382-385).

Paris, vient y donner des cours en 1133. Certains pensent que Geoffroy était alors chanoine du collège de Saint-George dans cette ville, car l'une des chartes où l'on trouve son nom concernait une propriété de ce collège, une autre était rédigée par Robert de Chesnay, lui-même chanoine de cet établissement, et l'archidiacre Walter, un des dédicataires du livre de Geoffroy, en était le prévôt. Au début de 1151, Geoffroy de Monmouth est élu évêque de Saint-Asaph, dans le nord du Pays de Galles. Ordonné prêtre à Westminster en février 1152 et consacré le même mois à Lambeth par l'archevêque Theobald (4). Il n'a sans doute jamais été dans sa ville épiscopale, d'autant plus que la région était troublée à l'époque par la révolte d'Owain Gwynedd. Vers la fin de 1153, il est un des témoins du traité de Westminster entre le roi Etienne et Henry, fils de l'impératrice Mathilde. Les chroniques galloises le font mourir en 1155 (5). Nous retiendrons de lui que ce fut un ecclésiastique gallois, sans doute cultivé, dont la vie se déroula autour du sud du Pays de Galles et de l'ouest de l'Angleterre.

Les sources : « Un vieux livre en langue bretonne ». Son œuvre, c'est essentiellement l'« *Historia Regum Britanniae* », « Histoire des rois de Bretagne », composée en latin et terminée en 1136 (6). Ce livre, racontant l'histoire de l'île de Bretagne depuis ses origines mythiques jusqu'à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, se présente comme une œuvre historique, ce qui pose tout de suite le problème des sources, et c'est ici que commence le mystère. Voici, en effet, comment Geoffroy nous présente le document dont il s'est servi : « A une époque où je m'occupais beaucoup de ces questions, Walter, archidiacre d'Oxford, un homme exercé dans

---

(4) Cf. A.W. Ardan et W. Stubbs, « Councils and ecclesiastical documents relating to Great Britain and Ireland » (Oxford, 1869, 1<sup>er</sup> vol., p. 360).

(5) Cf. « Brut y Tywysogion », édité par T. Jones, Cardiff, 1952.

(6) Date plus vraisemblable que celle de 1132 avancée par Jean Markale (« Le roi Arthur et la société celtique », Paris, 1976). Faral, dans son « Geoffroy de Monmouth » (art. cit. pp. 16-17), et surtout A. Griscom (« The *Historia Regum Britanniae* of Geoffrey of Monmouth », Londres, 1929) s'accordent sur le mois d'avril 1136, en utilisant les dédicaces des différents manuscrits. L'un d'entre eux, celui de Berne (Stadtbibliot. 568), est en effet dédié à « Stephane, rex Anglie » ; or, Etienne n'est devenu roi d'Angleterre qu'en décembre 1135, et au début d'avril 1136 il tient un important conseil à Oxford, en présence de quatorze évêques et de vingt-trois barons. C'est cette occasion qu'aurait choisie Geoffroy, clerc d'Oxford, pour lui présenter son livre.

l'art oratoire et bien informé sur l'histoire des pays étrangers, m'a montré un certain livre très ancien écrit en langue bretonne. Ce livre, bien composé pour former un récit suivi et ordonné, racontait tous les exploits de ces hommes, depuis Brutus, premier roi des Bretons, jusqu'à Cadwallader, fils de Cadwallo. A la demande de Walter, j'ai pris la peine de traduire ce livre en latin, tout en n'utilisant que mes propres expressions et mon style dépouillé, et je n'ai pas emprunté de fleurs de rhétorique dans le jardin des autres » (7). Le problème est que, bien entendu, personne d'autre que Geoffroy n'a pu mettre la main sur ce « livre très ancien écrit en langue bretonne ». D'où l'échafaudage de plusieurs théories accordant plus ou moins de crédit à l'affirmation de l'auteur. Ainsi, Ferdinand Lot soutenait que Geoffroy n'avait fait qu'amalgamer de vieilles légendes avec des documents truqués et ses propres inventions, afin de mystifier Robert de Gloucester, son protecteur, d'exalter le patriotisme gallois et de se faire connaître aux dépens de Guillaume de Malmesbury et d'Henry de Huntingdon, chroniqueurs contemporains, plus célèbres que lui (8). Mais le plus souvent, les commentateurs se refusent à penser que Geoffroy est un menteur. Le fameux livre auquel il se réfère ne serait pas, après tout, le premier manuscrit à avoir disparu au cours des siècles (9). Geoffroy y fait d'ailleurs allusion à trois reprises : dans sa dédicace, dans sa onzième partie et dans un épilogue qui n'apparaît que dans certains manuscrits ; il recommande aux autres chroniqueurs de ne pas s'aventurer à raconter l'histoire des rois de Bretagne, car il est le seul à connaître ce sujet de façon exacte : « Je laisse les rois des Saxons à William de Malmesbury et Henry de Huntingdon, mais je leur recommande de ne rien dire des rois des Bretons, car ils ne possèdent pas le livre en langue bretonne que Walter, archidiacre d'Oxford, a rapporté du Pays de Galles. C'est ce livre que j'ai pris tant de peine à traduire en latin, car il

---

(7) Les passages de Geoffroy cités dans cet article sont de ma propre traduction, d'après l'édition du manuscrit 1706 de la Cambridge University Library par Acton Griscom (« The Historia... », *op. cit.*, 1929). Les références correspondent donc à ce texte : pour ce passage : I, 1 (Première partie, f° 1).

(8) F. Lot, « Nouvelles études sur la provenance du cycle arthurien » (« Romania », XXVII).

(9) Les recherches de J.E. Lloyd établissent en tous cas que ce manuscrit reste introuvable (cf. « A History of Wales from the earliest times to the Edwardian conquest, Londres, 1939, 2 vol.).

était composé avec une grande exactitude au sujet des actions de ces princes et à leur honneur » (10). Les théories les plus couramment admises au sujet de ce vieux livre sont les suivantes :

- Acton Griscom pense qu'à l'aide de cinquante-huit manuscrits et deux fragments de vieilles chroniques galloises retrouvés, on peut reconstituer à peu près ce que devait être le contenu du livre utilisé par Geoffroy, qui serait un mélange de l'« *Historia Brittonum* » de Nennius, des « Cités et merveilles de Bretagne », des « *Annales Cambriae* » et de généalogies galloises (11).

- Pour Lewis Thorpe, il est possible que l'expression « très ancien livre » soit symbolique et signifie que c'est l'archidiacre Walter, très instruit sur le sujet, qui lui a oralement fait part de son savoir. Le terme de « livre » ne serait utilisé que pour donner plus de poids aux sources de Geoffroy, de crainte que ses lecteurs ne trouvent pas l'autorité de Walter suffisante. Ce procédé aurait été employé par d'autres auteurs médiévaux (12).

- Robert A. Caldwell, se basant sur l'édition en 1951 d'un texte proche de celui de Geoffroy et datant de la même époque, mais ne comportant pas les mentions de l'« ancien livre », ni les dédicaces, pense qu'il pourrait s'agir là de la source utilisée par Geoffroy, ce qui ne fait que repousser le problème : où cet auteur inconnu a-t-il pris ses renseignements (13) ?

En fait, l'énigme paraît bel et bien insoluble, sauf sur un point : Geoffroy n'a pas inventé ce qu'il raconte. Suffisamment de détails topographiques et biographiques exacts suffisent à le prouver. Certes, il emprunte beaucoup au « *De Excidio Britanniae* » composé au VI<sup>e</sup> siècle par le moine Gildas, émigré en Armorique, à l'« *Historia Brittonum* », compilation réalisée de la fin du VI<sup>e</sup> à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle au sud du Pays de Galles et placée sous

---

(10) Manuscrit de Berne : Stadtbibliothek, MS 568, N.I. 8, et manuscrit Harlech 6358 du British Museum.

(11) A. Griscom, « *The Historia...* », *op. cit.*, pp. 99-147.

(12) L. Thorpe : introduction à l'« *Historia Regum Britanniae* », Londres, 1966, p. 15.

(13) R.A. Caldwell, « *The use of sources in the Variant and Vulgate versions of the Historia Regum Britanniae and the question of the order of the versions* » (« *Bulletin bibliographique de la Société Internationale Arthurienne* », vol. 9, 1957, pp. 123-124).

le nom de Nennius, et à l'œuvre plus sérieuse de Bede, datant de la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, mais il y a autre chose. Des traditions orales et des manuscrits aujourd'hui disparus ? C'est possible.

\*

\*\*

Il n'est pas question ici d'étudier l'ensemble du livre de Geoffroy qui contient une multitude d'événements et qui pose d'innombrables problèmes, puisqu'il est supposé couvrir dix-neuf siècles d'histoire de la Bretagne insulaire, depuis l'arrivée du mythique Brutus, arrière-petit-fils du troyen Enée, au XII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, jusqu'au dernier roi breton, Cadwallader, mort vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle de notre ère. Nous y voyons défiler Brutus, l'ancêtre, Brelinus et Brennius, vainqueurs et pilleurs de Rome, le géant Gogmagog, le roi Lear et ses trois filles, les frères Ferrex et Porrex, Cymbeline, Jules César, Claude, Vespasien, Constantin, Vortigern, Merlin, Arthur et bien d'autres, associés le plus sérieusement du monde dans cette grande fresque « historique ». La chronologie est souvent aussi fantaisiste que les personnages présentés, malgré le soin avec lequel l'auteur établit des parallèles avec les événements bibliques (c'est ainsi que le roi breton Cunedagus vivait, paraît-il, au temps d'Isaïe...). Des dragons, des géants, des magiciens, des voix d'anges, les oracles de la sibylle et les prophéties de Merlin viennent compléter cette extraordinaire épopée dont, sur le plan historique, tout n'est pourtant pas à rejeter. Le principal titre de gloire de l'« Historia » est certainement d'avoir présenté pour la première fois le récit des exploits du roi Arthur, appelé à tant de développements littéraires au XIII<sup>e</sup> siècle. Geoffroy reste, en effet, avant tout le créateur de Merlin et d'Arthur, personnages connus bien avant lui dans les traditions orales, mais qu'il eut le premier le mérite de mettre en forme par écrit.

Geoffroy de Monmouth consacre aussi d'importants développements aux relations entre la Bretagne insulaire et la Bretagne armoricaine, et par bonheur ce sujet n'est abordé que dans la dernière partie de l'œuvre, la moins fantaisiste dans ses grandes lignes. Onze épisodes sont consacrés à ces relations. Les thèmes qui s'en dégagent sont visiblement très importants pour l'auteur, et nous pouvons les résumer en cinq points :

### 1. *Origine commune des Bretons armoricains et insulaires*

C'est, tout d'abord, la question fondamentale de la population commune des deux pays. Les Bretons insulaires et les Bretons armoricains ont la même origine, et les seconds sont issus des premiers. Ce fait n'était ignoré de personne, mais le problème, encore en partie posé aujourd'hui, était le « quand et comment ? ». Geoffroy le résoud de la façon la plus radicale par l'histoire de Maxime et de Conan Mériadec. Rappelons les grandes lignes de cet épisode qui aura beaucoup de succès : sous le règne de l'empereur Gratien, Octavius, duc des Gewissei (14), était devenu roi de Bretagne insulaire, et vers la fin de son règne il avait fait venir de Rome le sénateur Maxime, Breton du côté de son père, pour lui transmettre son royaume et lui faire épouser sa fille. Mais le neveu d'Octavius, Conan Mériadec, se considérant comme l'héritier légitime, entre en guerre contre Maxime. Il est battu, mais les deux hommes se réconcilient et Maxime emmène Conan avec lui dans une grande expédition pour conquérir la Gaule. Ils débarquent dans le royaume d'Armorique qui était habité par les Francs du roi Himbaldus. Ce dernier est tué et la péninsule conquise. Maxime, avant d'envahir le reste de la Gaule et de s'installer à Trèves, attribue en récompense l'Armorique à Conan Mériadec : « Ce sera une seconde Bretagne, et quand nous aurons tué tous les indigènes, nous la repeuplerons avec notre race » (V, 12). Joignant le geste à la parole, ils ravagent le pays, s'emparent de Rennes, sèment la terreur : « Partout où ils allaient, ils massacraient les hommes, n'épargnant que les femmes. Finalement, quand ils eurent tué tous les mâles du pays, ils mirent des garnisons de Bretons dans les villes et les châteaux, et fortifièrent les collines » (V, 13). Après ce génocide, Maxime et Conan décident de repeupler l'Armorique avec des Bretons : « Dans ce but, il (Maxime) fit un édit ordonnant de rassembler dans l'île de Bretagne et de lui envoyer cent mille hommes et femmes du commun et trente mille soldats pour protéger contre d'éventuelles attaques ceux qui restaient dans le pays. Dès que ce fut fait, il répartit ces gens entre les tribus du royaume armoricain. De cette façon, il créa une seconde Bretagne qu'il donna à Conan Mériadec » (V, 14). Ce dernier, « pour empêcher tout mélange de sang avec les Gaulois, ordonna qu'on envoie des femmes de l'île de Bretagne

---

(14) Peuple du sud de la Bretagne insulaire, dans la région de l'actuelle Winchester.



pour qu'elles épousent ses soldats » (V, 15). On rassembla donc, de gré ou de force, soixante-et-onze mille vierges à Londres (onze mille nobles et soixante mille d'origine roturière) et on les chargea sur une flotte à destination de l'Armorique où elles n'arrivèrent jamais, puisqu'une tempête les jeta sur les côtes de Germanie où elles furent massacrées. Ces événements auraient eu lieu vers 383-385.

Il est inutile d'insister sur l'extravagance de ce récit, sur l'in vraisemblance des faits, des chiffres et des dates (15). Toute cette histoire est une pure légende, mais nous en retiendrons l'idée principale, à savoir la pureté de race des Bretons armoricains aux yeux de Geoffroy. Les habitants de la Bretagne péninsulaire sont pour lui des Bretons à part entière, qui n'ont été « souillés » par aucun mélange. Il reviendra à plusieurs reprises sur cette idée qui lui est chère : l'expression « seconde Bretagne » réapparaît souvent à propos de l'Armorique (V, 12 ; V, 14 ; V, 16 ; VI, 4) ; les Bretons armoricains sont des « frères de sang » (VI, 4), des « compatriotes » (V, 16 ; VIII, 2 ; XII, 5).

## 2. *Deux royaumes indépendants*

Cependant, et ce sera le deuxième point, les deux royaumes, bien que très liés, sont toujours restés totalement indépendants l'un de l'autre. La comparaison qui semble refléter le plus exactement la pensée de Geoffroy est celle des colonies grecques de l'Antiquité : la Petite Bretagne est à la Grande ce que Marseille est à Phocée ou Olbia à Milet. Même peuple, même religion, mêmes institutions, mais totale indépendance réciproque. Il existe, malgré tout, une ambiguïté dans l'expression de l'auteur, relative à un hypothétique lien de vassalité entre le roi de Bretagne armoricaine et le roi de Bretagne insulaire. Certains passages affirment l'existence de ce lien : lorsque Maxime fit don de

---

(15) Maxime, en réalité d'origine espagnole, était chef des troupes romaines de Bretagne insulaire. En 383, encouragé par les succès remportés sur les Picts et les Scots, il revendique tout l'empire d'Occident et, emmenant toutes les meilleures troupes de Bretagne, il débarque en Gaule dont il se rend maître ainsi que de l'Espagne. Après l'assassinat de Gratien, il installe sa capitale à Trèves. Il sera tué en 388 après la bataille d'Aquilée.

l'Armorique à Conan Mériadec, « Conan s'inclina et remercia Maxime, promettant que tant qu'il vivrait il garderait fidèlement son hommage » (V, 12). Plus tard, sous le règne du fameux roi Arthur, dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, nous voyons encore le roi de Bretagne armoricaine, Hoël, se conduire en vassal : pour faire face à une invasion saxonne, Arthur réunit ses fidèles à Londres et envoie chercher Hoël outre-Manche pour lui demander aide et conseil, devoirs essentiellement vassaliques (IX, 2). Quelques années plus tard, lorsque l'empereur des Romains, Léon, envoie son grand défi à Arthur, celui-ci demande à nouveau le conseil d'Hoël (IX, 17), qui d'ailleurs accompagne fidèlement le roi de Bretagne insulaire dans toutes ses guerres avec un important contingent : quinze mille hommes la première fois, puis dix mille ensuite ; il semble bien accomplir là un service militaire. De plus, dans ces campagnes, Arthur est le chef incontesté : c'est lui qui donne les ordres, et Hoël obéit : ainsi lors de la conquête de la Gaule, « ...il divisa son armée en deux et donna le commandement d'une moitié à Hoël, lui ordonnant d'aller attaquer Guitard, chef des Poitevins » (IX, 11), et après avoir conquis tout l'Occident « ...il envoya Hoël, chef des Bretons, avec une armée de Gaulois, pour rétablir la paix » (XI, 1). Lors de la célèbre cour réunie à la Pentecôte à Caerleon, on relève parmi les assistants convoqués par Arthur « Hoël, chef des Bretons armoricains, avec les princes qui lui faisaient hommage » (XI, 12). Mais ces liens pourraient aussi bien s'expliquer par la parenté entre les deux hommes, qui n'est d'ailleurs pas claire : dans IX, 2, Geoffroy déclare : « Cet Hoël était le fils de la sœur d'Arthur, et son père était Budicius, roi des Bretons armoricains ». Mais tout le contexte indique qu'Anne, la sœur d'Arthur, ne peut en aucun cas être la mère d'Hoël. Ce dernier serait en fait le cousin d'Arthur (16) et c'est par solidarité familiale qu'il viendrait l'aider, le plus souvent les deux rois se traitant d'ailleurs d'égal à égal. Par contre, la situation familiale ne peut expliquer qu'Arthur, lors de sa grande cour de la Pentecôte, se permette de disposer des bénéfiques ecclésiastiques armoricains comme s'ils dépendaient de lui : il

---

(16) Anne avait épousé Loth de Lodonesia. Elle en eut deux fils, Gauvain et Mordred, qui étaient ainsi les neveux d'Arthur. Hoël était sans doute le fils de la sœur d'Aurelius Ambrosius, qui lui-même était l'oncle d'Arthur (cf. M. Blaess, « Arthur's sisters », dans le « Bulletin bibliographique de la Société internationale arthurienne », vol. VIII, 1956, pp. 69-77).

nomme un certain Tebaus archevêque de Dol pour succéder au célèbre Samson (IX, 15) (17).

Tous ces passages s'accordent difficilement avec d'autres où l'indépendance totale de la Bretagne est affirmée : ainsi après le départ des Romains, lorsque l'archevêque de Londres Guithelinus va chercher l'aide des Bretons armoricains contre les Saxons, le roi de la péninsule, Aldroenus, quatrième successeur de Conan Mériadec, lui répond : « Ce royaume qui est maintenant le mien, je le tiens avec honneur et sans la honte de faire hommage à quelqu'un de plus puissant que moi. C'est la raison pour laquelle je le préfère à tout autre pays, car je le gouverne en liberté » (VI, 4). Guithelinus va même encore plus loin, affirmant à Aldroenus : le royaume de Bretagne insulaire « est le tien de droit », et « je place le royaume de Bretagne (insulaire) entre tes mains » (IV, 4). Aldroenus envoie donc son frère Constantin, qui chasse les Saxons et est couronné roi de Grande Bretagne. D'après cet épisode, non seulement le roi de Petite Bretagne ne serait pas le vassal de celui de la Bretagne insulaire, mais ce serait plutôt le contraire, par droit de conquête, puisque désormais ce sont les descendants de Constantin qui vont régner sur l'île, et parmi ces descendants Arthur lui-même, petit-fils de Constantin !

### 3. Supériorité de la péninsule sur l'île

Cette hypothèse est d'ailleurs confirmée par le troisième thème qui se dégage du récit de Geoffroy : celui de la supériorité incontestable du royaume de Bretagne armoricaine sur celui de la Bretagne insulaire. Supériorité multiforme : l'Armorique « produit de magnifiques récoltes de blé ; les rivières sont poissonneuses, les forêts séduisantes et les pâturages agréables. Vraiment, à mon avis, il n'y a pas de plus beau pays » (V, 12). Ainsi s'exprime Maxime,

---

(17) Ces personnages, sans doute réels, ne sont évidemment pas à leur place chronologique : si l'on peut admettre que Samson était effectivement à Dol dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, Tebaus, que l'on peut rapprocher de Thuriau, ne serait que son troisième successeur. Il est intéressant de remarquer que Geoffroy parle de « l'archevêché » de Dol, titre qui était de plus en plus contesté à l'époque où il écrivait et qui n'était plus guère accepté que par les évêques de Saint-Brieuc, Tréguier et Saint-Pol-de-Léon. Est-ce de la part de l'auteur un désir de marquer davantage l'indépendance bretonne vis-à-vis de toute ingérence franque ? Notons aussi que, pour Geoffroy, Samson n'était autre que l'ancien archevêque d'York, fable qui sera reprise et utilisée comme argument supplémentaire pour affirmer son indépendance à l'égard de Tours.

qui déclare aussi à Conan Mériadec qu'il n'a pas à regretter la royauté insulaire, car la possession de la péninsule est au moins aussi précieuse. Peu après, le roi Aldroenus affirme que la Bretagne insulaire « ...est devenue moins attirante, et elle ne nous intéresse plus » (VI, 4). Militairement, les Bretons d'Armorique sont bien supérieurs à leurs frères insulaires et les Saxons les craignent davantage. C'est toujours grâce à eux que l'île est délivrée de ses envahisseurs et c'est chez eux que les insulaires viennent se réfugier et chercher de l'aide. Déjà, après la mort de Maxime, « les Bretons qu'il avait emmenés avec lui furent ou massacrés ou dispersés. Ceux qui s'échappèrent s'enfuirent chez leurs compatriotes en Armorique, que l'on appelait déjà la seconde Bretagne » (V, 16). Au début du V<sup>e</sup> siècle, nous avons vu Aldroenus, roi de Bretagne armoricaine, envoyer son frère Constantin, qui reprend l'île avec seulement deux mille hommes. Plus tard, c'est encore en Armorique que se réfugient Aurelius Ambrosius et Utherpendragon, fils de Constantin, et c'est avec dix mille Bretons armoricains qu'Aurelius reprendra la Grande Bretagne sur le Saxon Hengist. Ce dernier « méprisait à l'extrême les Bretons insulaires, les ayant tant de fois battus » (VIII, 4). Par contre, il redoute ceux de la péninsule qu'Aurelius place au centre de son armée et à tous les points stratégiques, et dès qu'ils apparaissent les Saxons sont battus (batailles de Maisbeli et Kaerconan) (VIII, 4 et 5). Même le grand Arthur dépend de la force militaire armoricaine : au début de son règne, ce n'est que grâce aux quinze mille hommes de Hoël qu'il remporte la victoire de Lincoln (IX, 3). Puis c'est à Hoël qu'il confie la moitié de son armée pour conquérir la Gaule (IX, 11). Lors de la gigantesque mêlée de Saussey, véritable « bataille des nations » (18) contre l'empereur Léon, les Bretons armoricains sont encore les grands artisans de la victoire en intervenant au moment où l'armée d'Arthur commençait à fléchir : « Les troupes étaient très affaiblies

---

(18) Nous ne nous attarderons pas à commenter tous les épisodes de l'épopée arthurienne qui ont été soigneusement étudiés dans de nombreux ouvrages (cf. une bibliographie récente dans J. Markale, « Le roi Arthur et la société celtique », Paris, 1976). Geoffroy de Monmouth, recueillant sans doute des traditions orales au sujet du personnage historique d'Arthur, chef breton du début du VI<sup>e</sup> siècle, est le premier à avoir mis en forme cette histoire qui fait d'un modeste roitelet breton le maître de l'Occident. La bataille de Saussey, apogée de sa gloire, se déroule contre l'empereur Léon qui dirige une armée de Romains, d'Espagnols, de Parthes, de Mèdes, de Libyens, d'Égyptiens, de Bithyniens, de Phrygiens, d'Ituréens.

et elles reculèrent jusqu'au moment où elles atteignirent la ligne de bataille des Bretons armoricains, commandée par Hoël et Gauvain. Alors cette force explosa pour ainsi dire, rallia ceux qui reculaient et obligea l'ennemi, qui un moment auparavant les poursuivait, à se retirer à son tour » (X, 9). De plus, Hoël, qui tombera dans l'oubli dans les récits arthuriens postérieurs au profit de Gauvain, Perceval ou Lancelot, est chez Geoffroy de Monmouth le plus valeureux chevalier d'Arthur, à égalité avec Gauvain : « Il n'y a jamais eu de meilleurs chevaliers qu'Hoël et Gauvain à travers les âges... Il serait difficile de dire lequel des deux était le plus brave » (X, 10).

Après la mystérieuse disparition d'Arthur, en 542, son cousin Constantin lui succède. Les Saxons reviennent de plus belle, et c'est encore en Armorique que l'on va chercher refuge : « De nombreux prêtres s'enfuirent dans une grande flotte vers l'Armorique » (XI, 10), et à partir de ce moment les rois des Bretons insulaires, régulièrement battus par les Saxons, se sauvent en Petite Bretagne, dont le roi leur donne des troupes avec lesquelles ils reprennent leur royaume. C'est le cas pour Cadwallo, chassé par le Saxon Edwin. Il débarque à Kidaleta (probablement Aleth) où le roi Salomon l'accueille en s'étonnant de l'incapacité des insulaires à se défendre : « Il est tout de même extraordinaire que votre peuple ait perdu une île si fertile et soit incapable de résister aux Angles, alors que nous les méprisons et que tous les autres hommes réussissent à défendre leur pays. Quand le peuple de ma Bretagne vivait ensemble avec vos sujets dans votre Bretagne, ils dominaient toutes les provinces et aucune race, à part les Romains, ne pouvait s'emparer de l'île. Quant aux Romains, il est vrai qu'ils ont dominé l'île un certain temps, mais leurs chefs ont été chassés et détruits, et ils ont été expulsés honteusement. A partir du moment où les Bretons sont venus dans cette région, sous la direction de Maxime et de Conan, ceux qui sont restés là-bas n'ont jamais pu garder le royaume pour bien longtemps... C'est pourquoi je suis si peiné de voir la faiblesse de votre peuple, car nous avons la même origine et nous portons le nom de Bretons, comme les hommes de votre royaume, et cependant nous arrivons à protéger notre patrie quand elle est attaquée par ses voisins » (XII, 5). Cadwallo, « honteux », tente alors de se justifier. Salomon, par solidarité, lui donnera dix mille hommes avec lesquels il battra Edwin à la bataille d'Hedfield (12 octobre 633). Le même scénario se répétera avec Cadwallader, fils de Cadwallo,

qui ira à son tour se réfugier chez le roi des Bretons armoricains, Alain.

Mais la supériorité de la Petite Bretagne n'est pas seulement militaire, c'est aussi une supériorité d'administration, d'organisation générale sur l'île plus ou moins en état d'anarchie. Le royaume armoricain, bien policé, a une cour modèle régie par les règles de la chevalerie. C'est là qu'Aurelius Ambrosius a acquis toutes ses qualités : libéralité, piété, modestie, loyauté, courage (VIII, 3) ; c'est là que Cadvan, roi de l'île, enverra son jeune fils Cadwallo et son fils adoptif Edwin, afin qu'ils soient éduqués par le roi Salomon « pour apprendre les leçons de chevalerie dans sa maison et se familiariser avec les habitudes de la cour » (XII, 1).

#### 4. *Les Bretons insulaires : des « dégénérés »*

Parallèlement, Geoffroy de Monmouth ne manque pas une occasion d'exprimer son indignation et son mépris à l'égard de ses compatriotes, les Bretons insulaires. Il a, en effet, par l'intermédiaire de ses héros, des paroles extrêmement dures à leur sujet. C'est ainsi que l'archevêque de Londres Guithelinus, attristé de les voir sans réactions face aux envahisseurs, tente en vain de secouer leur torpeur : « N'allez-vous pas vous habituer à brandir des boucliers, des épées et des lances contre ceux qui ne seraient pas plus puissants que vous si seulement vous pouviez rejeter votre paresse et votre léthargie ? » (VI, 2). Nous avons vu comment Hengist, chef des Saxons, méprisait les insulaires pour les avoir tant de fois battus ; comment Salomon s'étonnait de les voir incapables de se défendre. Leur roi Cadwallo lui-même est conscient de leur faiblesse, et il les décrit ainsi à Salomon : « Ils sont devenus orgueilleux à cause de leurs grandes richesses. Ils ont commencé à s'adonner aux excès de la chair de façon pire que les autres peuples. Comme nous le dit l'historien Gildas (19), ils ne se sont pas seulement livrés à ce vice, mais à tous les autres qui font partie de la nature humaine, surtout au vice qui ébranle la source de toute moralité, la haine de la vérité et de ceux qui la défendent, l'amour du mensonge et de ceux qui mentent, la préférence du

---

(19) Geoffroy nous indique ici clairement ses sources, et le passage suivant est, en effet, une adaptation du paragraphe 21 du « De Excidio Britanniae ». L'œuvre de Gildas n'est souvent qu'une longue lamentation sur les dépravations des Bretons.

mal sur le bien, le respect de la méchanceté au lieu de la vertu, l'acceptation de Satan au lieu de l'Ange de Lumière... Il n'est donc pas étonnant que de tels dégénérés, haïs de Dieu à cause des péchés que j'ai décrit, aient perdu leur patrie qu'ils avaient souillée de cette façon. Dieu a voulu se venger d'eux en laissant un peuple étranger venir et les chasser des terres de leurs pères » (XII, 6). Cadwallader, fils de Cadwallo, reprendra les lamentations de son père en arrivant à son tour en Armorique : « Malheur à nous, pécheurs, pour nos crimes monstrueux par lesquels nous avons offensé Dieu. La vengeance de sa puissance s'abat sur nous au point de nous arracher au sol natal. Il a envoyé sa colère sur nous et nous avons dû émigrer en grand nombre de notre patrie. Revenez, Romains ! revenez, Scots et Picts ! et vous aussi Ambrones et Saxons ! la porte de la Bretagne est maintenant grande ouverte devant vous. L'île que vous n'avez jamais pu capturer est maintenant vide à cause de la colère de Dieu. Ce n'est pas votre valeur qui nous force à partir, mais la puissance du roi suprême que nous n'avons cessé de provoquer » (XII, 15). De même, les fils de Cadwallader, Yvor et Yni, ne pourront rien faire de ce peuple « dégénéré » (XII, 19). Parfois, c'est Geoffroy lui-même qui prend la parole pour apostropher les Bretons : « Toi, peuple insensé, écrasé par le fardeau de tes crimes monstrueux, te réjouissant de tes guerres civiles, pourquoi t'es-tu si affaibli dans tes désordres qu'alors que tu devrais soumettre les royaumes lointains à ton autorité tu es maintenant comme une vigne stérile et amère, que tu ne peux même pas protéger ton pays, tes femmes et tes enfants ?... Parce que ton royaume était divisé contre lui-même, parce que la folie de la guerre civile et le nuage de la jalousie ont obscurci ton esprit, parce que ton orgueil t'a empêché d'obéir à un seul roi, tu vois ta patrie ravagée par les pires païens » (XI, 9).

Les Bretons insulaires sont donc victimes de leurs propres péchés et de leurs divisions, et subissent la vengeance divine. Mais pourquoi ont-ils ainsi dégénéré, ces descendants de Brutus ? C'est parce que les meilleurs d'entre eux sont partis en Armorique, nous dit Geoffroy, qui se fait ainsi l'écho déformé du vieux traumatisme, historique celui-là, qui avait affecté les Iles Britanniques lorsque l'usurpateur Maxime avait emmené avec lui toutes les meilleures troupes de Bretagne pour aller faire la conquête de la Gaule en 383. Les insulaires s'étaient alors sentis plus vulnérables que jamais devant les raids des Saxons, le pays étant dégarni de

soldats. Dans le récit de Geoffroy, l'événement se transforme : Maxime et Conan Mériadec ont vidé la Bretagne insulaire de sa substance pour peupler la Bretagne armoricaine, en y faisant venir cent mille personnes choisies parmi les meilleures, plus trente mille soldats et soixante-et-onze mille filles. Toute la partie noble du peuple breton est donc maintenant en Armorique. Ceux qui sont restés dans l'île sont des gens du commun, surtout des paysans. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'ils se soient montrés si faibles et si vicieux, car « il est plus facile de faire un épervier d'un milan que de faire un homme sage d'un paysan. Celui qui tient le langage de la sagesse à un paysan jette une perle à un pourceau » (VI, 3). Nous voilà bien replongés dans la réalité sociale du XII<sup>e</sup> siècle, qui nous rappelle que les belles légendes d'Arthur et de Merlin sont un produit destiné exclusivement à la petite élite noble qui s'épanouit aux dépens de la masse laborieuse profondément méprisée par le chanoine d'Oxford. Que pourrait-on espérer de gens si grossiers ? « Gens du commun, ignorants des habitudes guerrières..., avez-vous perdu toute prétention à l'humanité ? » (VI, 2). Comme Cadwallo l'explique à Salomon, « les membres les plus nobles de toute la communauté suivirent les chefs que vous avez mentionnés, et seuls les plus vils sont restés et ont pris les terres de ceux qui étaient partis » (XII, 6). Voilà donc pourquoi les Bretons insulaires ont été incapables de défendre leur pays contre les Saxons : ils ne sont qu'un ramassis de descendants de paysans, tandis que les Bretons armoricains sont prospères, puissants, bien organisés, car ils sont issus de la partie noble de la population. Ce sont eux les « vrais » Bretons.

##### 5. *Merlin : le salut viendra d'Armorique*

Logiquement donc, c'est d'Armorique que viendra la renaissance bretonne. Puisqu'il s'agit maintenant de prophéties, c'est, bien sûr, dans la bouche de Merlin que nous les trouvons. Ce dernier, s'adressant au roi Vortigern, lui tient un long discours qui occupe plus de dix pages, en un langage des plus obscurs dont on ne sait s'il cache véritablement un sens ou s'il ne reproduit que des divagations gratuites de Geoffroy. Dans cet ensemble échevelé, quelques passages semblent promettre une glorieuse destinée à la Bretagne péninsulaire. Le plus fameux est le suivant : « Les montagnes d'Armorique entreront en éruption, et l'Armorique elle-même sera couronnée du diadème de Brutus. Le Pays de



Galles exultera et les chênes de Cornouaille fleuriront. L'île portera le nom de Brutus et le titre que les étrangers lui avaient donné disparaîtra. De Conan sera issu un sanglier féroce qui se fera les défenses dans les forêts gauloises, car il élaguera tous les grands chênes, mais prendra soin des petits. Les Arabes et les Africains redouteront ce sanglier, car l'élan de son attaque le portera jusqu'aux parties les plus éloignées de l'Espagne » (VII, 3). Cette prophétie mystérieuse est reprise et complétée à la fin du livre, lorsque Cadwallader, avec une armée de Bretons armoricains, se prépare à reconquérir l'île : « Une voix d'ange lui parla dans un éclat de tonnerre et lui dit d'arrêter. Dieu ne souhaitait pas que les Bretons règnent encore sur la Bretagne avant le temps prophétisé par Merlin à Arthur (20). La voix ajouta que le peuple breton réoccuperait l'île dans le futur, le moment venu. Mais cela ne pourrait pas avoir lieu avant que les reliques qui avaient appartenu aux Bretons soient ramenées de Rome en Bretagne. Ce n'est que lorsque les reliques de tous leurs saints, cachées à cause des invasions païennes, seraient à nouveau exposées, qu'ils réoccuperaient leur royaume perdu » (XII, 17). Là-dessus, Alain, roi de Bretagne armoricaine, consulte les « Augures de l'Aigle », les écrits de la Sybille et ceux de Merlin, qui tous trois coïncident, bien sûr, avec la voix de l'ange. Ce sera donc un descendant de Conan, « le sanglier armoricain », qui reprendra un jour l'île et fera trembler l'Europe entière jusqu'aux confins de l'Afrique.

#### LES BUTS DE GEOFFROY

Ce sont, en partie, ces divagations prophétiques qui ont attiré l'attention sur les buts de Geoffroy de Monmouth. Que pouvait-il avoir en tête en écrivant des choses pareilles ? Il est très probable que ses origines et les circonstances dans lesquelles il travaille peuvent éclairer certains aspects de son œuvre, mais on a souvent été trop loin dans cette direction. Pour ce qui nous concerne ici, nous remarquerons d'abord l'attachement très fort de Geoffroy à la race bretonne : il en magnifie le passé, se désole amèrement de

---

(20) En fait, la prophétie a été faite à Vortigern, et Merlin, dans le livre de Geoffroy, n'a jamais rencontré Arthur. Ce n'est là qu'une des nombreuses incohérences du récit.

ses échecs récents et en prévoit ou en espère la renaissance. C'est donc avant tout un homme attaché à son peuple. Mais il est plus étrange de constater que pour lui, Breton d'Angleterre, le « vrai » peuple breton n'est pas celui du Pays de Galles ni de Cornouaille, mais bien celui d'Armorique dans lequel il met tous ses espoirs. Cette remarque a pu conduire certains historiens à penser que Geoffroy était en fait un Breton armoricain, peut-être né au Pays de Galles, mais d'une famille armoricaine (21), ce qui n'a rien d'in vraisemblable lorsque l'on connaît les relations étroites qui existaient entre les deux pays depuis la grande émigration et surtout depuis la conquête normande de 1066. D'innombrables seigneurs bretons ont des possessions en Angleterre et la ville de Monmouth elle-même avait appartenu depuis 1075 à deux familles bretonnes armoricaines : les Wilhenoc, fondateurs du prieuré de Monmouth, puis les Fitzbaderon, qui en étaient maîtres au moment de la naissance de Geoffroy (22). Ainsi se comprendraient mieux les louanges immodérées des Bretons armoricains. Mais il reste alors à élucider les relations entre Geoffroy et la monarchie normande, et à concilier son exaltation de la race bretonne avec les flatteries adressées aux descendants de Guillaume le Conquérant qui n'a rien d'un prince breton. C'est ici que le danger d'anachronisme n'a pas toujours été évité. Sachant qu'au XII<sup>e</sup> siècle le Plantagenet Henri II va brillamment réussir à constituer le plus redoutable Etat occidental de part et d'autre de la Manche en regroupant l'Angleterre, la Normandie, le Maine, la Touraine, le Poitou, la Guyenne et la Bretagne, on a parfois fait de Geoffroy l'annonciateur de ces réalisations. L'histoire d'Arthur serait la justification anticipée des possessions continentales des rois Plantagenet, en leur fournissant un précédent illustre (23). C'est

---

(21) Opinion soutenue par J.E. Lloyd (« A History of Wales... », *op. cit.*) et J.S.P. Tatlock (« The legendary history of Britain », *op. cit.*).

(22) Le deuxième prénom de l'auteur, Arthur, qui apparaît dans certains manuscrits et qui était très usité en Bretagne armoricaine, mais rare en Grande Bretagne au XII<sup>e</sup> siècle, irait dans le même sens (cf. Lewis Thorpe, dans son introduction à l'« Historia », note 2, p. 38. Penguin classics. 1966). Les traditions antérieures à Geoffroy signalent aussi les relations nombreuses entre l'île et la péninsule : dans le « Kulhwch et Olwen » et dans « Le songe de Rhonabuy », des noms d'Armoricains apparaissent déjà à la cour d'Arthur (cf. J. Loth, « Mabinogions », Paris, 1913). Mais Geoffroy renforce volontairement ces liens, avec la création du personnage d'Hoël, de la fuite en Armorique d'Aurelius Ambrosius, etc...

(23) Cf. en particulier J. Markale, « Le roi Arthur et la société celtique », *op. cit.*

oublier que Geoffroy de Monmouth a terminé son livre en 1136, à une époque où rien ne pouvait laisser prévoir de tels développements et où la monarchie normande, encore modeste, n'avait aucune prétention de ce genre. Des Plantagenet, il n'était pas encore question, puisque le roi légitime, reconnu de tous, était alors Etienne, neveu de son prédécesseur Henri I. Sa rivale, Matilde, femme de Geoffroy d'Anjou, n'était pas encore en opposition ouverte avec lui, et la guerre civile ne débutera vraiment qu'en 1138. Geoffroy est de toutes façons un partisan du roi Etienne, donc opposé au clan Plantagenet qui soutient Matilde, puisque certains manuscrits sont dédiés à « Stephane, rex anglie » (24). L'autre dédicataire, Robert, duc de Gloucester, fils naturel d'Henri I, futur soutien de Matilde, était en 1136 rallié lui aussi à la cause d'Etienne (25). Il est donc absolument exclu de faire de Geoffroy un panégyriste des Plantagenet. Quant au roi Etienne, il n'était qu'un modeste monarque, cantonné exclusivement dans ses possessions anglaises. Lorsque l'année suivante, en 1137, il tentera de rallier la Normandie, ce sera un échec complet. Il n'est donc pas question non plus à ce moment-là de possessions continentales, puisque même le vieux duché normand échappait au roi d'Angleterre.

Une autre circonstance, trop souvent négligée, contribue aussi à détruire les hypothèses faisant à la fois de Geoffroy un apôtre de la grandeur de la monarchie anglo-normande et un patriote breton : en 1135 éclatait une grande révolte galloise, qui ne sera pas encore terminée au milieu du siècle. Glamorgan, possession de Robert de Gloucester, tombait aux mains des révoltés, malgré les efforts des Anglais : comment le Gallois (ou Breton) Geoffroy, glorificateur des Celtes dans son « Historia », peut-il à ce moment précis dédier son ouvrage à Robert de Gloucester lui-même et au roi Etienne en lutte contre ses propres compatriotes ? Il y a là trop de circonstances contradictoires pour permettre d'attribuer à Geoffroy une arrière-pensée « idéologique », une intention délibérée, si ce n'est celle de se faire connaître et d'avancer sa carrière en

---

(24) Berne, Stadtbibliot. 568.

(25) Robert de Gloucester, demi-frère de Matilde, avait accepté en avril 1135 de reconnaître Etienne comme roi, à condition que celui-ci respecte les lois et coutumes du royaume. Ce n'est qu'en 1138 qu'il passera du côté de Matilde. Un des autres chefs de ce parti sera Brian Fitz Count, fils du comte de Bretagne Alain Fergent.

dédiant une œuvre, dont le contenu importe assez peu, aux maîtres du moment. Par la suite, Geoffroy ne semble d'ailleurs pas concerné par les affaires bretonnes. Evêque de Saint-Asaph, au nord du Pays de Galles, il n'ira même jamais dans son diocèse et passera les quatre dernières années de sa vie à Londres.

La volonté de faire de lui un thuriféraire d'une monarchie anglo-normande conquérante et assimilée artificiellement à la royauté bretonne par le précédent du grand ancêtre Arthur est en contradiction totale avec les faits : Geoffroy dédie un livre à un roi anglo-normand faible, sur la défensive, sans possessions continentales, sans aucune parenté avec les Bretons et en lutte contre les Gallois. Dans cette optique, on voit mal comment la glorification des anciens rois bretons pourrait rejaillir sur les rois normands. Certes, ils ont depuis 1066 un ennemi commun, les Anglo-Saxons ; certes, beaucoup de Bretons étaient dans l'armée du Conquérant, mais peut-on pour autant faire de 1066 la revanche bretonne annoncée par Merlin ? Ce serait oublier que Saxons et Bretons de Grande Bretagne sont désormais unis dans la sujétion au roi normand Etienne. D'autres rapprochements peuvent être tentés, mais jamais de façon très convaincante : par exemple, en 1106, le roi Henri I reconquiert la Normandie sur le duc Robert après la bataille de Tinchebrai : Henri I, serait-ce Arthur ? Tinchebrai, serait-ce un Saussey en miniature (26) ? Autre exemple : en 1116, le roi de France Louis VI a reconnu officiellement la suzeraineté du duc de Normandie sur le comte de Bretagne : cela suffit-il pour faire du premier le représentant

---

(26) Le vaincu de Tinchebrai, le duc Robert, fait prisonnier, restera vingt-huit ans dans les geôles de Wareham, Devizes, Bristol et Cardiff. Il mourra en 1134 et sera enterré à Gloucester. Il profita de son inaction forcée pour apprendre le gallois et il n'est pas impossible que Geoffroy ait eu des contacts avec lui, puisqu'il résidait à l'époque dans la même région. Le déroulement de la bataille de Tinchebrai, qui eut lieu le 28 septembre 1106, quarantième anniversaire d'Hastings, offre des similitudes frappantes avec celui de la bataille de Saussey imaginée par Geoffroy : dans les deux cas, les armées sont disposées en plusieurs formations de cavalerie et d'infanterie ; l'infanterie joue un rôle prédominant, inhabituel dans les combats de cette époque ; le contingent de Bretons armoricains, laissé d'abord en réserve, fut largement responsable de la victoire d'Henri I (cf. A.L. Poole, « From Domesday Book to Magna Carta », Oxford, 1951, p. 120). Geoffroy aurait-il appris du duc Robert le déroulement de la bataille ?

des Bretons armoricains ou même le « sanglier d'Armorique » annoncé par Merlin (27) ?

La solution la plus prosaïque reste la plus vraisemblable : un chanoine d'Oxford, désireux de favoriser son avancement en attirant l'attention du roi sur son livre, rédige une compilation de traditions légendaires et de faits historiques mêlés, sans aucun but idéologique.

### GEOFFROY ET LES HISTORIENS BRETONS

Mais quelles qu'aient été les intentions de Geoffroy de Monmouth, son œuvre a connu un succès énorme dès sa parution : plus de cinquante manuscrits du XII<sup>e</sup> siècle en subsistent et cent quatre-vingt-six pour l'ensemble du Moyen Age (28). La première édition du texte latin date de 1508, la seconde de 1517, toutes deux faites chez Josse Bade à Paris. D'autres suivirent en 1587, 1844, 1854, 1929, 1951. La première traduction en anglais fut faite en 1718 par Aaron Thompson. Romanciers, conteurs, dramaturges, poètes et historiens puisèrent une partie de leur matière dans ce livre, de Chrétien de Troyes à Tennyson (*Idylls of the King*) en passant par Spencer (*Faerie Queene*), Shakespeare (*Cymbeline*, *King Lear*), Dryden (*Arthur or the British Worthy*), Wordsworth (*Artegall and Elidare*) et bien d'autres. Mais ce qui nous importe surtout ici, c'est l'héritage de Geoffroy de Monmouth en histoire. Il est extraordinaire de constater que les fables et les mythes qu'il a contribué à répandre ont été acceptés comme faits historiques jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle en Angleterre et jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> en France ! Et c'est surtout là que réside son importance réelle : pendant cinq cents ou sept cents ans, des historiens sérieux ont eu à cause de lui une vision fautive de l'histoire de la Grande et de la Petite Bretagne entre le IV<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle. Ses affirmations concernant les relations entre l'île et la péninsule ne sont donc nullement négligeables : elles sont fausses, certes, mais elles ont déformé une dizaine de générations d'historiens.

---

(27) A l'époque où écrit Geoffroy, le comte de Bretagne est Conan III (1112-1148), qui a épousé Mathilde, fille naturelle du roi d'Angleterre Henri I.

(28) A. Griscom, *op. cit.*, pp. 551-572. D'autres ont été découverts par Jacob Hammer (« Some additional manuscripts of Geoffrey of Monmouth's *Historia Regum Britanniae* », article dans « *Modern Language Quarterly* », III, 1942, pp. 235-242).

Toutes proportions gardées, le succès de ces fables n'est pas sans évoquer celui de l'Ilyade et de l'Odyssée. Et pourtant, les critiques ne manquèrent pas dès le XII<sup>e</sup> siècle : Ailred de Rielvaux, Giraldus Cambrensis et surtout William de Newburgh se montrèrent les plus clairvoyants. Ce dernier déclarait en 1190 : « Il est clair que tout ce que cet homme a écrit au sujet d'Arthur, de ses successeurs et de ses prédécesseurs à partir de Vortigern, a été inventé en partie par lui-même et en partie par d'autres, soit par amour excessif du mensonge, soit pour plaire aux Bretons » (29). Et en effet, les Bretons des deux côtés de la Manche étaient tellement satisfaits de ce que Geoffroy disait de leur passé qu'ils finirent par se convaincre que tout cela était vrai, malgré les avertissements de Newburgh. Il est touchant de voir avec quelle unanimité, quelle fidélité et quel respect les historiens bretons, en particulier, recopièrent et citèrent les fables les plus extravagantes de Geoffroy, et cela jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Voici Pierre le Baud, vers 1505 : « Qui desditz Bretons voudra veoir les faiz, les trouveront en ung particulier livre que en composa Geffroy Artur de Monmutense en poursuivant sa matere des Bretons insullaires, laquelle j'ay ensuivy jusques en cest endroit » (30). Voici d'Argentré, en 1588, qui fait bien de prudentes réserves concernant Merlin, mais qui accepte massivement le reste : « Quant à Conan, tout ce qu'il y a d'histoires d'Angleterre, de Bretagne et d'Escosse, en accordent, comme de l'establisement du Royaume, les siècles s'en sont accordez. Ce passage en particulier, et l'establisement de royaume et succession de roys, est distinctement escrit, par Geoffroy de Monumette qui trouva cette histoire au pays de Bretagne, apportée du pays d'Angleterre, du vieil temps escripte en anglois, car de luy n'y a que la version d'une langue en autre de l'an mil cent cinquante. Cest homme fut en son pays de grande auctorité, evesque de Saint-Asaph, chancelier et quelque temps lieutenant du roy d'Angleterre, qui l'ayant trouvée la mit en latin, à la requeste du duc de Glocestre, comme luy mesme le tesmoigne, et aussi Ponticus Virumnius, et à la vérité ceste histoire est tenue par les Anglois en grande auctorité, quoy que je sache que Polydore Virgile en parle peu advantageusement, comme depuis un autre lui a rendu la pareille en la sienne, mais tous les

---

(29) « *Historia Rerum Anglicarum* », édition R. Howlett, dans les « *Chronicles of the reigns of Stephen, Henry II and Richard I* » (1884-85).

(30) « *Cronicques et Ystoires des Bretons* », publié par C. de la Lande de Calan, « *Société des Bibliophiles bretons* », 1907, livre III, chap. 36.

Anglois l'ont en grande opinion. Aussi à la vérité il tint place et rang d'honneur, lors qu'il vivoit, combien que je sache qu'il y a des choses peu apparentes, n'estant pas nécessaire de croire tout ce qu'il dit de Merlin, encore que ce fust une personne extraordinairement inspirée et imbue, lors qu'il vivoit. Mais a-t-on condamné tout Hérodote, pour ce qu'il y a bien de telles choses, ou Diodorus Siculus, qui est presque tout farcy de telles figures ? » (31). Dom Lobineau, en 1707, est le premier à rejeter franchement les histoires de Geoffroy de Monmouth et à démontrer qu'elles sont fausses, ce qui ne l'empêche pas de laisser au lecteur la liberté de choix : « Il paroist, par tout ce que nous avons dit jusqu'à présent des Armoriciens et des Bretons, que nous ne suivons pas le système de Geffroi, archidiacre de Monmout et puis évêque de Saint-Asaph. Nous avons jugé que l'établissement des Bretons qu'il suppose fait à Rennes et dans tout le reste de l'Armorique en 383 sous le tyran Maxime et Conan Mériadec, estoit incompatible avec la véritable expédition de Maxime qui alla aborder à l'embouchure du Rhin, et non pas dans l'Armorique... [il donne ensuite plusieurs autres raisons]. Cependant, comme il seroit ridicule de se flatter d'avoir découvert certainement la vérité, quand il s'agit de temps si éloignez, après avoir mis tous nos soins à la découvrir autant qu'il a esté possible, nous nous en raportons à ceux qui croiront avoir d'assez bonnes raisons pour juger des faits contestez autrement que nous, et pour rétablir Conan Mériadec et quelques rois qu'on lui donne pour descendans, ou du moins pour faire voir que Conan Mériadec est le même que Riwal, ce qui a esté l'opinion d'un homme de lettres attaché à la maison de Rohan » (32). La fortune de Geoffroy de Monmouth n'en était pas pour autant terminée, car en 1750 le très sérieux dom Morice revient en arrière et rétablit l'autorité de toutes les vieilles fables, depuis celle de Conan Mériadec jusqu'à celles de Hoël, Cadvan, Cadwallo et Samson, archevêque de Dol et ex-archevêque d'York. La généalogie qu'il présente au début de son volume reproduit exactement celle que l'on peut tirer de Geoffroy, pour convenir aux besoins de la famille de Rohan, prétendument issue de Conan (33). Du coup, tous ces épisodes retrouvent crédit pour un siècle, et ils réapparaissent chez Pierre

---

(31) « Histoire de Bretagne », Paris, 1588, p. 38.

(32) « Histoire de Bretagne », Paris, 1707, t. I, p. 6.

(33) « Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne », Paris, 1750, t. I.

Daru (34), Roujoux, Pitre Chevalier. Ce n'est qu'en 1843 que Varin, dans son introduction à la nouvelle édition du « Dictionnaire historique » d'Ogée, portera un coup décisif à Geoffroy de Monmouth qui sera achevé par Arthur de la Borderie dans sa « Biographie bretonne » de 1852, sept cent seize ans après la rédaction de l'« Historia Regum Britanniae » ! Pendant toute cette période, génération après génération, des passages entiers ont été recopiés mot à mot dans le texte de Geoffroy : Jean de Saint-Paul (35), Pierre le Baud, Alain Bouchart (36), d'Argentré, dom Morice reproduisent inlassablement les mêmes expressions (37),

(34) « Histoire de Bretagne », Paris, 1826.

(35) « Cronique abrégée des rois et ducs de Bretagne avant la maison de Montfort » (publié par A. de la Borderie, « Société des Bibliophiles bretons », 1881).

(36) « Les grandes croniques de Bretagne », 1514 (publié par la « Société des Bibliophiles bretons », Nantes, 1886).

(37) Voici un exemple, pris parmi bien d'autres : le discours fait par Aldroenus (Audren) en réponse à l'archevêque Guithelinus venu chercher des secours en Armorique :

Texte de Geoffroy de Monmouth (VI, 4)	Texte de Pierre le Baud (1505)	Texte d'Alain Bouchart (1514)
Il y eut un temps où je n'aurais pas refusé l'île de Bretagne si quelqu'un me l'avait donnée.	Il fut autre foiz que je n'eusse pas denye prendre l'isle de Bretagne, si aucun la m'eust baillée,	J'ay bien veu le temps que si on m'eust offert bailler le royaume de la grant Bretagne, je l'eusse bien volontiers accepté,
Tant que la paix et la tranquillité y régnèrent, je ne pense pas qu'il y avait de pays plus fertile.	car je n'estime pas qu'il fust autre país plus fertile qu'elle estoit quant elle usoit de paix et de tranquillité.	car je n'ay point sceu qu'il y ayt pays plus fertile en temps de paix.
Maintenant qu'une série de malheurs lui est arrivée, elle est devenue moins attirante, et vraiment elle ne m'intéresse plus, ni les autres princes.	Et maintenant, quant les infortunes lui sont venues, elle est faite la plus ville de toutes et à moy et aux autres princes hayneuse,	Mais a présent pour les infortunes qui y sont venuz, le pays est desprésé de moy et de tous aultres,
Le plus grand de tous ses maux est le dommage causé par la domination romaine, car personne ne peut garder le pouvoir là-bas sans perdre sa liberté et être forcé de subir le joug de la servitude.	car sur touz les maulx qu'elle a euz et souffers, la puissance des Romains lui a tant neu que nul homme ne peut avoir en elle dignité estable que chargé du jou de servitude ne perde liberté.	car l'auctorité des Romains qui se prétendent à eulx estre subject, le fait tellement à tous despriser quil n'est celluy qui peust dire le tenir seurement ne en paix.



ajoutant çà et là quelques détails de leur invention : par exemple, Alain Bouchart précise que pour faire disparaître le langage des Armoricains Conan Mériadec a fait couper la langue à toutes les femmes, ce qui ne l'empêche pas, quelques lignes plus bas, de montrer qu'il a assez de sens critique pour ne pas accepter les choses invraisemblables : on ne me fera pas croire, dit-il, à l'histoire des onze mille vierges : « Je y trouve tant de répugnance que il me semble chose impossible que ce ayt esté en cet endroit » (f° 37). Il n'y a pas lieu, par contre, de douter de l'existence de Merlin et de ses prophéties.

En Angleterre, cependant, Geoffroy de Monmouth ne sera plus guère considéré comme un historien dès le XVI<sup>e</sup> siècle : John Stow l'utilisera encore en partie (38), mais Polydore Vergil et William Camden (39) montreront le caractère légendaire de ses récits. Si son prestige fut beaucoup plus durable de ce côté de la Manche, ce peut être à cause d'un certain retard dans la naissance de la véritable méthode historique, mais c'est surtout parce que les historiens bretons des XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles trouvaient chez lui des thèmes utiles à la défense de leurs idées, cela est évident dans le cas de dom Morice ressuscitant Conan Mériadec pour les besoins des Rohan. L'affirmation du particularisme breton face à la monarchie française avait dans Geoffroy un allié idéal, à condition de ne pas examiner de trop près ses histoires. Il est caractéristique de voir avec quelle vigueur d'Argentré s'élève contre ceux qui prétendent qu'il n'y a jamais eu de rois en Bretagne : or, Geoffroy lui en fournissait une longue et prestigieuse liste qu'il n'aurait pas été judicieux de contester. De plus, nous l'avons vu, ces rois n'étaient sans doute, d'après Geoffroy, les vassaux de personne, pas même du grand Arthur, ce que s'empresse de

Texte de Geoffroy  
de Monmouth (VI, 4)

Qui ne préférerait posséder un plus petit pays ailleurs et rester libre, plutôt que de posséder les richesses de la Bretagne sous le joug de l'esclavage ? Etc...

Texte de Pierre le Baud  
(1505)

Qui doncques n'aimeroit mieulx ailleurs moins posséder avecques liberté, que les richesses d'icelle avoir soubz le jou de servitude ! Etc...

Texte d'Alain Bouchart  
(1514)

Et n'est personne pourveue de raison qui mieulx ne aymast posséder et tenir pays de moindre valeur en liberté.

(38) « Chronique de l'Angleterre depuis Brut jusqu'à l'an 1580 ».

(39) W. Camden, « Britannia », 1586.

souligner Alain Bouchart : « Le roy Hoël n'estoit aucunement subject au roy Arthur, mais estoit seulement son nepveu et son alié » (f° 52). Et quel prestige supplémentaire recevait le siège épiscopal de Dol face à Tours, si, comme Geoffroy l'affirmait, Samson était un ex-archevêque d'York, idée que reprend d'Argentré ! Geoffroy, qui attribuait tant de qualités aux Bretons armoricains, était décidément trop sympathique et trop utile pour être contestable !

GEORGES MINOIS